

Sceptre des spectres lors de la shoah au sein du roman lazareen¹

¹Média Stévha Oket et Séverin Ngakosso²,
Université Marien Ngouabi, Congo-Brazzaville
¹mediaoket@gmail.com
²ngakossoseverin791@gmail.com

DOI : <https://doi.org/10.55595/flash202405>

Reçu : 19/10/2024, Acceptation : 02/11/2024, Publication : 30/12/2024

Financement : L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.

Conflit d'intérêts : L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.

Anti-plagiat : cet article a été soumis au test anti-plagiat de Plagiarism

Chercher X avec un taux de 6 %

Résumé : Pour presque tous nos contemporains lettrés : poètes, dramaturges, romanciers, essayistes, autobiographes, historiens, acteurs politiques comme stars de cinéma ; le terme Shoah évoque le drame de six millions de Juifs écrasés sous la botte allemande pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette définition est avérée, univoque et ne souffre d'aucune contestation. En d'autres termes, il y a deux camps diamétralement opposés quand on évoque ce plus grand génocide que le monde a connu jusqu'ici : d'un côté, les bourreaux antisémites au pouvoir ; de l'autre, les souffre-douleur juifs généralement parqués dans les camps de concentration ou d'extermination. Le présent article qui se fonde sur un type de roman bien précis va nuancer ce point de vue universellement admis. Le lire précautionneusement permettra de comprendre que l'autorité suprême des nazis a souvent été snobée voire carrément piétinée par certains protagonistes juifs entreprenants, audacieux et astucieux : telle est l'un des trésors que recèle le "roman lazareen" lorsqu'il portraiture le sceptre de ces spectres extraordinaires.

Mots clés : sceptre, spectres, roman lazareen

¹ Comment citer cet article : OKET M. S. et NGAKOSSO S., (2024), « Sceptre des spectres lors de la Shoah au sein du roman lazareen », *Annales de la faculté de lettres, Arts et Science Humaines*, n°13, pp. 75-91

Sceptre of the spectres during the shoah in the lazarene novel

Summary: For almost all our literate contemporaries: poets, playwrights, novelists, essayists, autobiographers, historians, political actors as well as movie stars; the term Shoah evokes the tragedy of six million Jews crushed under the German boot during the Second World War. This definition is proven, unequivocal and undisputed. In other words, there are two diametrically opposed camps when it comes to this greatest genocide the world has ever known: on the one hand, the anti-Semitic executioners in power; on the other, the Jewish scapegoats generally herded into concentration camps or extermination. This article, which is based on a very specific type of novel, will nuance this universally accepted point of view. Reading it carefully will make it possible to understand that the supreme authority of the Nazis was often snubbed or even outright trampled on by certain enterprising, audacious and astute Jewish protagonists: this is one of the treasures that the "Lazarene novel" conceals when it portrays the scepter of these extraordinary specters.

Keywords: scepter, specters, Lazarene novel

Introduction

Parmi les faits les plus itératifs dans les rapports sociaux, et ce à travers les diverses franges de l'histoire de l'humanité, les plus forts ont souvent évincé les plus faibles. Cela est perceptible tant dans le règne animal qu'humain. En ce qui concerne ce dernier, entre autres épisodes l'ayant bouleversé, la destruction par les nazis des Juifs d'Europe de 1939 à 1945. Au cours de ladite période, la demeure de la plupart de ces victimes a été les camps ou prisons mis en place par le gouvernement hitlérien. Ces endroits au sein desquels la survie demeure difficilement envisageable ont généralement été de réelles dérives occasionnant la mort de millions d'innocents, les Juifs principalement. L'objet de cet article n'est pas de ressusciter ce génocide sous cet angle. Bien au contraire, par le biais d'un ensemble de romans précis, il va mettre en valeur des personnages juifs qui ont su combattre et/ou vaincre fougueusement comme habilement leurs ennemis antisémites. Qu'ont-ils fait en réalité ? Et de quelles manières leurs actes sont-ils représentés par les romanciers ? Proportionnellement à la nature de ce sujet dominé par les œuvres des romanciers rescapés de la Shoah comme Aharon Appelfeld, Élie Wiesel, Joseph Joffo, Régine Deforges ; l'approche méthodologique dont nous allons nous servir est la psychanalyse – qui permet à l'écrivain de comprendre, comme le soutenait Sigmund Freud en 1922, la relation qu'il a avec ses écrits et ses lecteurs. Dans le même sens, vu qu'il y a de

nombreux drames dans le corpus, la poétique sera également indispensable – car elle met en exergue les sentiments et les émotions des personnages comme leur amour, leur tristesse, leur joie, leur espoir ou leur désespoir. L'intertextualité sera aussi parfois intégrée dans le dessein de concilier le roman et l'histoire.

1. Panorama des termes du titre

Étymologiquement, un “sceptre” est une baguette ou un bâton porté par un souverain comme emblème de son autorité royale. Il a trait par analogie au pouvoir tout court. Par exemple, dans la Perse antique, celui ou celle qui se présentait devant le roi sans y avoir été invité était mis à mort, à moins que le monarque ne lui tende son sceptre d'or (Cf. *La Bible*, Esther 4 : 11 ; 5 : 2 ; 8 : 4). Son paronyme “spectre” désigne littérairement voire linéairement un humain hâve, c'est-à-dire qui est affaibli, amoindri et amaigri par de dures épreuves, la maladie ou la faim.

Quant à “roman lazaréen”, il s'agit d'une tournure propre à la terminologie de la littérature concentrationnaire. Elle est de Jean Cayrol qui, dans la préface de son ouvrage *Lazare parmi nous*, attribue à tous les romanciers ayant écrit sur la Shoah, qu'ils soient ou non témoins de ce génocide, le statut « “d'auteurs lazaréens”, parce qu'à travers leur imagination ou leur mémoire, ils ressemblent à celui qui est revenu du royaume des morts des camps hitlériens, tout comme le Lazare de Béthanie ressuscité par Jésus.» (Cayrol, 1950, p. 4) Le “roman lazaréen” n'est donc que le roman concentrationnaire ou le roman de la Shoah, en d'autres termes celui qui raconte les persécutions et l'extermination des Juifs au cours du règne hitlérien entre 1933 et 1945.

2. Spécificité du corpus

Même si pour certains survivants de l'hitlérisme « le qualificatif “écrivains de la Shoah” est une appellation plus irritante (...) qui les identifie non à des brodeurs de légendes, mais à des chroniqueurs de la guerre (...) puisque le passé en lui-même est un très mauvais matériau pour la littérature qui reste somme toute un présent brûlant qui doit transcender le temps en une présence éternelle » (Appelfeld, 2004, pp. 135, 136) ; les “auteurs lazaréens” dont les romans vont constituer notre corpus nous aideront à comprendre que la fiction fait ressusciter l'histoire en l'actualisant voire en la métamorphosant.

Comme pour nous répéter, cet article va montrer comment, dans quelques “romans lazaréens” (concentrationnaires), des “spectres” – personnages juifs affaiblis par les persécutions nazies – vont avec autorité (“sceptre”) sortir victorieux de la Shoah en faisant montre de courage, de ruse ou de diplomatie. En somme, leurs stratagèmes « montreront que la ruse, l'intelligence et la revanche de

l'esclave, de l'exploité consistent justement dans le processus d'affirmation et de valorisation de son identité. » (Bernd, 1986, p. 24)

3. Contexte romanesque de cette analyse

Il est quelquefois voire ordinairement un lien obvie entre le “roman lazaréen” et celui ayant trait aux indépendances africaines. Assurément, d'innombrables romanciers ont fait l'apologie du “sceptre des spectres” à l'instar de leurs homologues concentrationnaires. Pour ne nous arrêter qu'à deux cas, Peter Abrahams dans *Rouge est le sang des noirs* (1996) et Sembène Ousmane in *Les Bouts de bois de Dieu* (1971) évoquent concomitamment de tels phénomènes.

Zuma, héros sud africain du premier roman cité, bien que d'emblée un “spectre” quant aux menaces, arrestations, tortures et meurtres des siens par les instigateurs de l'apartheid que sont les blancs, n'est pas resté cois par la suite. Ayant pour seul “sceptre” sa bravoure, il ne s'est pas empêché d'affronter effrontément le chef de file de leurs bourreaux avant de le vouer aux gémonies puis à l'agonie après une âpre rixe (Abrahams, 1996, p. 220, 221). Dans le chef-d'œuvre de Sembène Ousmane, les “spectres” que sont les cheminots du Dakar-Niger sortent véhémentement de leur torpeur en se révoltant contre leurs responsables blancs. Ils utilisent comme “sceptre ” la grève. Et, cerise sur le gâteau, ils remportent la bataille leur ayant permis non seulement d'être bien payés ; mais aussi et surtout d'être d'ores et déjà craints par leurs persécuteurs de naguère (Ousmane, 1971, p. 120-124).

4. Différents spectres et leur sceptre

Au sein des “romans lazaréens” et selon le canevas de cette analyse, les divers spectres juifs qui usent à bon escient de leur sceptre pour éviter les monstruosité du système totalitaire hitlérien sont ceux-ci : Jésus Christ, quelques détenus des camps de concentration ou d'extermination, les Hassidim, les musulmans et d'aucuns Juifs perfides. Analysons chacune des catégories de ces personnages qui ont su puis pu braver voire séduire intelligemment les nazis.

4.1. Jésus Christ

Jésus Christ en qualité de personnage romanesque apparaît dans *L'Or et la cendre* d'Eliette Abécassis. En guise de précision, le parallélisme antithétique et métaphorique de ce titre a trait au nycthémeral conflit durant la Shoah entre les nazis et leurs suppôts (“l'Or”), c'est-à-dire des personnages plus que valeureux ; et les Juifs (“la cendre”), autrement dit des êtres sans valeur, de la vermine à exterminer. Par le biais d'une intertextualité à la fois explicite et implicite, notamment une sorte de mélange de parodie et de pastiche, ce roman met en

relief le retour de Jésus Christ sur la terre en 1940 pour venger les Juifs opprimés par les hitlériens. Comme le laisse voir la stylistique de cet extrait, les divers éléments disparates compilés par la romancière s'unissent exceptionnellement avec bonheur, sans que ne soit jamais rompue l'unité de ton du narrateur juif animé par le vif désir de voir enfin le plus grand vengeur de sa race intervenir en faveur des siens, pour des raisons de défense, d'intégrité et surtout de valorisation identitaire :

« Cela commence ainsi. Jésus ressuscité revient au monde en 1940, et se trouve déporté parce qu'il est juif. Il est donc arrêté, mis dans un train, et envoyé dans un camp de concentration. Et là, il voit les souffrances de tout son peuple ; et il souffre également. Et il s'adresse à Dieu comme Moïse l'avait fait en voyant l'esclavage de ses frères en Egypte, et il lui demande : " Pourquoi ? Pourquoi tant de souffrances ? " (...) A ces mots, il y a un bombardement dans le camp. C'est la panique. Beaucoup en profitent pour s'échapper. Alors Jésus remercie le Seigneur, puis il se précipite sur un soldat SS, l'assomme, revêt son uniforme et s'échappe. Lui, Jésus, se mit à parcourir villes et villages sous son uniforme SS. Soudain, il rencontre une patrouille de SS qui l'entraîne avec elle. Ensemble, ils se rendent dans un village où ils arrêtent des juifs, avant de les emmener dans une forêt.

Jésus, comprenant ce qui va se passer, arme son fusil et tue les SS avant qu'ils n'assassinent ces hommes. (...) Et il dit : " J'ai tué ces [nazis] qui sont des assassins (...) et je vais continuer. " » (Abécassis, 1997, pp. 276-278)

Ne perdons aucunement de vue que Jésus est au préalable un "spectre" dans cet extrait puisque « en 1940, il se trouve déporté parce qu'il est juif. Il est donc arrêté, mis dans un train, et envoyé dans un camp de concentration ». Ensuite, tout seul, il "se mit à parcourir villes et villages" du Troisième Reich ou territoire allemand. L'explicite intertextuel rappelle *La Bible* en Matthieu 4 : 23 où, comme personne réelle, « il se mit à parcourir toute la Galilée » qui « comprenait 204 villes et bourgades dont la moindre comptait plus de 15000 habitants (...) ; avec une population d'environ trois millions de personnes. » (Josèphe, 43, p. 235) En effet, quoiqu'esseulé et probablement fourbu après avoir beaucoup marché, il se sert bien de son "sceptre" (fusil) en "tuant les SS avant qu'ils n'assassinent les débiles détenus juifs" conformément à leurs errements de sanguinaires impénitents. D'aucuns personnages prisonniers juifs des camps nazis emboîtent le pas à Jésus Christ pour leur survie dans les camps hitlériens.

4.2. *Quelques prisonniers juifs des camps nazis*

Au moment où dans le “roman lazaréen” de plus en plus de Juifs se voient exterminer dans les fours crématoires et les chambres à gaz des camps hitlériens, il y a une minorité d’entre eux qui arrivent à y survivre en utilisant habilement leur “sceptre” circonstanciel. De fait, par ce que confirme le héros du *Patriarche* « on voit de [faibles] juifs dans les camps qui n’hésitent pas à mordre [les nazis] quand on les a mordus. » (Bermant, 1982, p. 239) Loin d’être une simple conjecture, ces propos sont illustrés dans le même roman, proportionnellement à un fait survenu au camp polonais de Volkovysk : « Un mouvement juif clandestin (...) de Volkovysk a abattu quelques Allemands et des collaborateurs. Ils n’étaient pas très nombreux, mais leur existence même a dû donner à plusieurs autres Juifs l’espoir de survivre (...), car ces Allemands avaient une cruauté [sans précédent]. » (Ibid., p. 421)

Dans *Une Éducation polonaise*, c’est presque de la même manière que les Juifs du ghetto de Varsovie se vengent contre leurs maîtres SS en les faisant battre en retraite (Begley, 1992, p. 138). D’aucuns “spectres” juifs n’utilisent leur “sceptre” occasionnel que pour la vengeance singulière. Ils vont jusqu’à étrangler, voire pendre certains nazis. Tel est le cas d’Antoine dans *Les Démons de la cour de Rohan*. En fait, dans un camp d’extermination quelconque, ce “spectre” a vu son père Diego s’écrouler, son corps troué de douze balles par un gaillard SS. Et, en face de ce nazi, il lui dit : « " Vous m’avez fait très mal, monsieur...Que voulez-vous ? " (...) puis il étrangla [le nazi] en le serrant plus fort (...) puis le pendit. » (Pilhes, 1987, pp. 364, 365) Si ce SS est mort concomitamment par décapitation et pendaison, il y a un autre du nom de Rabier dans *La Douleur* qui a été fusillé : « A onze heures du soir, à quelques jours de la Libération de Paris (...) on a trouvé un officier allemand dans le camp de Drancy, seul (...) Il a été fusillé pendant l’hiver 1944-1945 [par des Juifs]. » (Duras, 1985, p. 129, 131)

L’usage véhément ou quelquefois avisé du sceptre par des “spectres” juifs des camps nazis est le leitmotiv de *L’Oublié* d’Elie Wiesel, rescapé de la Shoah. Ce roman “lazaréen” décrit la manière avec laquelle les Juifs transforment les hitlériens en des proies. Il s’agit d’Itzik, de David, de Malkiel et d’Elhanan Rosenbaum. A commencer par Itzik, un jour il s’en prend sans peur à une horde de SS au sein du camp, tire sur eux, tire en hurlant, tire en riant, se proclame heureux, heureux de venger l’honneur juif, heureux de démontrer que « l’ennemi des Juifs n’est pas Dieu, qu’il est vulnérable, qu’il est mortel. » (Wiesel, 1989, p. 194) La vengeance d’Itzik n’est pas sans fondement. Elle prend ses racines quand il a assisté avec crève-cœur à la mort ignoble de ses codétenus juifs causée par un SS impertinent. Le narrateur de Wiesel rapporte que « Le commandant homicide Bártoldy fut déchiqueté par un obus. » (Ibid., p. 161, 162)

"Le commandant homicide Bártoldy" se fait remplacer du tac au tac par "un jeune SS insolent et haineux". Itzik ourdit une intrigue avec David afin qu'il soit évincé le même jour. Et c'est ce dernier qui concrétise l'opération : « David l'assomma d'un coup de bouteille sur le crâne. Il n'alla nulle part, ou plutôt loin, très loin dans la mort. » (Ibid., p. 163) Ombrageux d'apprendre la mort de leur nouveau chef, quelques nazis se concertent pour le venger. Toutefois, leur tentative échoue, car un autre spectre juif, très sémillant quant à l'usage des armes à feu, use au mieux de ce sceptre en les vouant tous à la mort : « Elhanan Rosenbaum par une vengeance tira et tua un groupe d'Allemands près d'un ghetto avant de vociférer : "Ça c'est pour tous les Juifs que vous avez persécutés, humiliés, affamés, assassinés..." » (Ibid., p. 180)

Entre-temps, étant informé que "le jeune SS insolent et haineux" tué par David avec la complicité d'Itzik a une femme harpie qui habite l'immeuble réservé aux familles SS du camp, Malkiel décide sans faux-fuyants de lui infliger une drastique correction pour afficher son amère vengeance. D'un air gourmé, il lui dit ses quatre vérités avant de la molester et de la tuer : « Madame, un officier Nyilas...Zoltan, il détestait les Juifs, les pourchassait, les traquait, les battait, les tourmentait. N'est-ce pas, madame, que votre mari tuait les Juifs ? Malkiel lui assène coup après coup et la tue. » (Ibid., p. 291) Le "roman lazaréen" *Les Bienveillantes* souligne en somme un acte de vengeance des "spectres" juifs sanctionné par un bain de sang dans un camp d'extermination où dix soldats allemands sont affreusement mutilés, ligotés avec le nez, les oreilles, la langue et les parties génitales coupés. (Littell, 2006, p. 40)

Par ailleurs, au sein du "roman lazaréen", une poignée de Juifs n'a point de possibilité de se venger dans les camps. Etant donné que le régime hitlérien impose obligatoirement une soumission sans compromission ni moindre audace, ils craignent probablement les retombées immédiates que peuvent occasionner l'usage de leur sceptre. Toutefois, loin de lâcher prise ou d'abandonner la partie, ils manifestent leur attitude vengeresse au sortir de la Shoah en cherchant soigneusement les anciens ou les néo-nazis pour les combattre et les abattre.

Ce visage de la Shoah est abordé au sein du dernier livre du long cycle romanesque de Régine Deforges (survivante des camps nazis dans sa tendre enfance) *Et Quand viendra la fin du voyage...* Dans ce "roman lazaréen" on ne peut plus réaliste, les protagonistes sont François Tavernier et son épouse Léa. En 1966, le Général de Gaulle, chef de l'État français, charge ces deux personnages d'une mission aussi secrète que délicate : se rendre en Bolivie où Klaus Barbie, grand criminel de guerre nazi, a trouvé refuge. Là, avec l'appui de Dominique Ponchardier, ambassadeur de France à la Paz, ils devront obtenir

l'extradition de ce tortionnaire ; à défaut, ils l'enlèveront voire le tueront au cas où ils utiliseraient ingénieusement leur "sceptre".

Les "spectres" Tavernier et Léa ont réussi avec finesse leur mission vengeresse « en bousillant ce salaud, cet hitlérien de la pire espèce, ce nazi comme il y en avait beaucoup d'autres planqués [hors de l'Allemagne]. » (Deforges, 2007, p. 148) Un peu plus tard, Tavernier confie à certains vengeurs antinazis nouvellement associés à Léa et à lui qu'ils sont tous membres d'un réseau de Vengeurs juifs. (Ibid., pp. 149, 152) Le titre de ce roman montre que ces deux ex-détenus des camps ont pleinement accompli leur mission ayant trait à l'élimination de tous les ex-nazis où qu'ils se trouvaient. En effet, le titre réaliste *Et Quand viendra la fin du voyage...* est une hypertextualité² des paroles d'Ernesto Che Guevara prononcées en 1956 alors que ses complices et lui traquaient les proaméricains vivant encore à Cuba :

« Et quand viendra la fin du voyage,
la salubre opération contre le tyran,
à tes côtés, espérant la dernière bataille,
nous serons là.
Et si le fer vient interrompre notre voyage,
nous demanderons un suaire de larmes cubaines,
pour couvrir les os de nos guérilleros
emmenés par le courant de l'histoire américaine. » (Ibid.,
prologue)

Au regard de ce qui précède, une question saillante demeure : pourquoi les "spectres" juifs du "roman lazaréen" sont-ils si obsédés à utiliser leur sceptre pour se venger de leurs ex-bourreaux hitlériens ? Voici la réponse que donne un autre roman de Deforges, *La Dernière colline (1950-1954)* : « C'est afin de préserver l'humanité du retour de ces horreurs et de garantir l'avenir de l'être humain contre les massacres, comme l'avait fait l'abominable entreprise nazie. » (Deforges, 1996, pp. 97, 98) Après cette exploration des "romans lazaréens" de Régine Deforges, nous trouvons nécessaire de les compléter par celle de Jacques Brenner *Mes Amis de jeunesse* qui fait état d'un épisode de vengeance sublime des spectres juifs. Clément Lanthier son héros raconte :

« Un de mes souvenirs d'Allemagne les plus atroces se place après que les Américains nous eurent libérés. C'était à Schwerin. Nous étions logés dans une caserne. L'un de nous reconnut un S.S. de notre camp, déguisé en détenu. Alors

² Intertextualité consistant à reproduire un texte ancien (hypotexte) dans une œuvre moderne (hypertexte).

...alors, nous nous en sommes emparés. Nous l'avons fait courir, sauter, ramper. Puis la séance s'est poursuivie en jeu de punching-ball : la tête du S.S. tenait lieu de ballon. Ça n'a pris fin que lorsque le salaud a cessé de vivre. Quelques-uns d'entre nous ont piétiné le cadavre. Ils écrasaient toute la souffrance et toutes les humiliations qu'ils avaient subies. » (Brenner, 1984, p. 194)

Tous les comptes faits, les “spectres” juifs de l'ère de la Shoah, en profitant de leur “sceptre” singulier, ont cela va sans dire accompli ces mots d'un critique concentrationnaire de renom : « Les anciens “génocidés” seraient devenus les nouveaux génocidaires, les anciennes victimes de la violence d'Etat seraient devenues, exactement dans les mêmes catégories, des bourreaux. » (Goldman, 2002, p. 77) En revanche, dans le “roman lazareen”, il est des Juifs qui s'abstiennent de la violence et de la vengeance sanglante comme stratagèmes pour ne pas avoir l'échine souple face à leurs persécuteurs antisémites. Seule leur fermeté à ne point nier leur judéité, leur judaïcité et leur judaïsme³ suffit comme gage du bon usage de leur sceptre en tant que spectres : il s'agit principalement des Hassidim.

4.3. Les Hassidim

“Hassidim” est le pluriel de l'hébreu “Hassid” qui désigne un Juif pieux qui a une foi inébranlable en Dieu et en ses convictions. (Lindenberg, 1997, p. 124) Un Hassid garde sa piété même lorsqu'il est très persécuté. Il respecte scrupuleusement ce qui est écrit dans *La Bible*, précisément en Job 13 : 15 où Job, sans comprendre l'instigateur de ses nombreuses souffrances, s'écrit et crie en hébreu : « Lû yktelénî Lo a ahël », c'est-à-dire « j'espère en Dieu même s'Il me tue. » (Neher, 2007, p. 209) En clair, « un authentique Housset ou Hassid ne masque jamais son identité, même devant la souffrance ou la mort. » (Gutwirth, 1973, p. 302)

Effectivement, au sein du “roman lazareen”, les “spectres” Hassidim préfèrent être persécutés voire tués au cours de la Shoah que d'abjurer leur identité ou trahir les autres Juifs. Pour eux, il est hors de question de pactiser avec les nazis quelles que soient les tortures que ces derniers vont leur infliger. C'est ainsi que Nathan dans *La Horde d'or* réplique ouvertement et vertement à

³« La judéité est le fait et la manière d'être juif ; la judaïcité est l'ensemble des personnes juives ; le judaïsme est l'ensemble des doctrines et des institutions juives. » (Memmi, 1962, p. 28)

un suppôt hitlérien venu pour l'arrêter au cas où il confirmerait sa judéité qu'il ne peut aucunement le craindre vu qu'il a comme "sceptre" son hardiesse (Lanzmann, 1994, p. 279). Un autre "spectre" Hassid répond ainsi rudement à un agent de la Gestapo dans *Un Mois de juin comme on les aimait*: « Peut-être ne me serais-je point considéré Juif si le monde, autour de moi, ne cessait de me rappeler que je le suis. Alors oui, je le suis et j'entends le rester. » (Ferniot, 1986, p. 85)

Dans le corpus, l'application du "sceptre" la plus pointue en ce cas par un spectre juif se trouve dans *L'Oublié* d'Elie Wiesel. Au sein de ce "roman lazaréen" de bout en bout, un Housset se distingue : il s'agit du vieux Rosenbaum qui refuse hargneusement de travailler avec les nazis afin de préserver sa judéité. S'il est admis qu'il tient ferme devant les coups antisémites (Wiesel, 1989, pp. 112, 113) ; il accepte bon gré mal gré d'assumer avec sobriété la mission de médiateur. Il réconcilie avec justice puis discernement les deux parties fréquemment en désaccord. Toutefois, s'il accepte le statut de porte-parole, il refuse – bien que cacochyme et "spectre" – de trahir les siens. Conséquemment à cela, il a été souffleté et bastonné par les suppôts hitlériens jusqu'à ce que mort s'ensuive. Certes, « il était méconnaissable (...). Lorsque l'officier lui logea une balle dans la tête, c'est un mort qu'il assassina. Pour effrayer le ghetto, il lui rendit le cadavre. On l'enterra le soir même. » (Ibid., pp. 114, 115)

Or, selon la littérature mystique juive postérieure communément appelée la Kabbale, mourir de la sorte, c'est-à-dire sans être renégat, sans trahir ses frères de sang et de religion, sans parjurer son statut d'Housset, c'est la meilleure mort qui soit ; c'est une mort honorable, parce qu'on a fait bon usage de son sceptre. Et, comme conséquence heureuse puis ultime, « la victime serait inhumée dans une tombe valeureuse et particulière. » (Buber, 1997, p. 223) Ainsi, comme le conclut le héros de Wiesel : « Plus tard, les Juifs du ghetto hochaient la tête en disant : "Eh oui, il a eu de la chance ; il se repose dans une tombe valeureuse." » (Wiesel, Op. cit., p. 115)

Pour des raisons de valorisation de leur identité, les Hassidim – même "spectres" – montrent tangiblement aux nazis ou admettent devant eux qu'ils sont bel et bien Juifs. Comme cela transparait dans *Les Nomades*, ils parlent sans la moindre contrainte de leurs origines juives (Mohrt, 1986, p. 160) ou encore ceux de *Simonet l'enfant*: « [Moi Simon] je suis Juif ! Oui, je suis Juif ! Je suis Juif (...) Et moi aussi [son fils Franck] je suis Juif, vous m'entendez [messieurs les SS] ! Je suis Juif ! Juif ! Juif ! » (Joffo, 1985, p. 224, 225) Dans le même ordre de pensées, au sein du "roman lazaréen" *Daniel ou Israël*, alors que plusieurs spectres juifs gommant leurs patronymes originaux pour se fondre dans la masse antisémite – "l'occasion faisant le larron" –, un Hassid refuse véhémentement

de le faire et assume son identité en dépit du ton comminatoire puis des brusqueries du SS. Témoin cet extrait marqué par la poétique de la douleur, malgré l'aplomb du Juif :

« L'officier, un homme grand et blond, en uniforme de S.S., un verre de cognac à la main, a demandé dans un rugissement total :

"Israël Lazare c'est toi ?" (...) "Israël Lazare c'est bien moi, chef". "Mais, c'est un nom juif, ça" (...) "Oui, c'est un nom juif, car je suis Juif de sang". Il a alors attrapé Israël Lazare par le revers de son smoking en lui crachant au visage qu'il n'aimait pas les juifs, oui on les met dans des camps, on les torture et on les tue." » (Lalande, 1987, p. 135)

Excepté les personnages juifs dûment cités comme Jésus Christ, quelques prisonniers des camps puis hic et nunc les Hassidim ; des boucs émissaires musulmans font également partie intégrante des spectres du "roman lazaréen" qui ont fait taire leurs tortionnaires nazis.

4.4. *Les musulmans*

"Musulman" est une métaphore du langage du Troisième Reich ou gouvernement nazi. Il apparaît dans le roman *Le Jaune*. Son héros fait savoir que dans les camps de concentration, les SS ont pour coutume de laisser mourir les Juifs en leur privant de nourriture et d'eau pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'ils deviennent de véritables loques humaines et meurent. En clair, « "musulman", dans l'argot des camps, cette métaphore désigne les détenus que leur amaigrissement a réduits à l'état de squelettes ; mieux les déportés ayant dépassé le point de non-retour de la cachexie. » (Axelrad, 1988, p. 48). Au sujet de cette métaphore spécialisée nazie, David Servenay dans l'"Abécédaire de la machine à tuer" donne cet éclaircissement :

« Les "musulmans" des camps nazis étaient majoritairement Juifs. Décimés par la faim, la soif, la puanteur des cadavres, l'épuisement, la maladie et la fatigue, (...) d'innombrables Juifs sont exterminés à cause de ces stratagèmes nazis puisque l'extermination des Juifs par le travail jusqu'à épuisement, jusqu'au dépassement de la cachexie est l'une des modalités de l'*Endlösung* ou solution finale. » (Servenay, 2016, p. 9)

De fait, au sein du "roman lazaréen", même musulmans, les Juifs ne restent pas dans leur torpeur résignée de victimes. Au gré de leurs possibilités ou sceptre, ces spectres ne ménagent aucun effort pour survivre. Ils ne lâchent pas

prise en dépit de leur piteux état de santé en travaillant journellement avec acharnement comme des déments. Un personnage de *L'enfant des ténèbres* atteste à leur sujet que « très amaigris, parce que ne consommant qu'une maigre et fade nourriture une fois les vingt-quatre heures, les Juifs devaient s'occuper de la réparation du chemin de fer, transporter du gravier, du sable et des pierres pour arranger les rails, soulever des poteaux et des panneaux entiers de baraques, et cela toute la journée. » (Garat, 2008, p. 365)

Différemment de ce qui précède, Aharon Appelfeld dans *L'Immortel Bartfuss*, "roman lazarien" dans lequel il se fait lui-même l'antihéros de la Shoah par le biais de son autoportrait Bartfuss, cet écrivain rescapé des camps souligne le fait que ni la famine ni les mauvais repas n'ont pu exterminer tous les Juifs, en particulier Bartfuss et son frère germain Dorf. Ce dernier, bien que "spectre", a réussi à pourfendre un SS appelé métaphoriquement "l'Ange de la Mort" (Appelfeld, 2005, pp. 42, 43)

Après avoir fait mention de quatre catégories de "spectres" juifs qui ont fougueusement utilisé leur "sceptre" pendant la Shoah au sein du "roman lazarien", notamment Jésus Christ, une poignée de détenus des camps tant de concentration que d'extermination hitlériens, les Hassidim puis les musulmans ; les personnages qui vont nous intéresser en dernier lieu sont ceux qui usent de leur malignité ou perfidie comme autorité suprême pour s'attirer les bonnes grâces nazies.

4.5. Les Juifs pleins de perfidie

Parmi les stratagèmes savamment mis en place par certains "spectres" juifs comme sceptre durant la Shoah, il est courant que ces derniers prennent d'un commun accord de faux noms et s'appellent entre eux par leur truchement pour tromper la vigilance de leurs éventuels oppresseurs ou persécuteurs antisémites. Cette malignité collégiale sauve plus d'un d'entre eux puis permet étonnamment à quelques-uns de participer à des retrouvailles hitlériennes. C'est ainsi que dans *Les Démons de la cour de Rohan*, les autorités nazies n'ont aucunement présent à l'esprit que les trois invités d'honneur des festivités qu'elles organisent ne sont en fait que de la racaille juive tant décriée : « Les trois jeunes juifs apparurent sous de fausses identités à Tonombres (...) : ils s'appelaient entre eux Freddy Bloch, de son vrai nom Pierre-André Bernard ; (...) Korucko, de son vrai nom Didier Giraud (...) ; Sylvaine Gros, l'amie du chef SS Bloch, de son vrai nom Rita Cohen. » (Pilhes, Op. cit., p. 167)

Le cas échéant, Jean Mouraille, héros non juif du "roman lazarien" *Les Années sauvages*, révèle que des Juifs, pour avoir malignement caché leur vraie identité, sont privilégiés de participer à une somptueuse fête aux côtés de

certaines sommités antijuives. Voilà pourquoi, sans qu'il n'en prenne conscience, Grévin, un colonel hitlérien, a comme commensaux des "spectres" juifs au cours d'un banquet dans son luxueux château. Ceux-ci le trompent via de faux papiers, de faux noms, de fausses raisons invoquées pour justifier leur présence au château (Carrière, 1986, p. 214)

Bien plus tard, lors d'un autre festin organisé par les Grévin, les mêmes Juifs, pleins de perfidie, sont de nouveau invités – cette fois-ci accompagnés par deux autres "spectres" dont l'identité est soigneusement masquée, aux dires du même héros : « Les hôtes habituels du château parurent, accompagnés de deux nouveaux personnages qui tombaient du ciel (...) : un certain Marcel Ferrand (...) qui devait s'appeler Durand ou Machin Chouette et un garçon (...) qui se nommait Seymour, avec son accent juif à couper au couteau. » (Ibid., p. 226). Grosso modo, dans le "roman lazaréen", ce ne sont pas tous les Juifs qui se font des pieds et des mains pour masquer habilement leurs noms puis ipso facto côtoyer les nazis haut placés. En effet, il est des "spectres" qui ont comme "sceptre" leur apparence attirante et attrayante adjointe à leur mirifique voix. Avec tous ces atouts naturels, ces personnages saisissent la balle au bond dans la visée d'éblouir, d'émouvoir puis de séduire les hitlériens. Telles sont les astuces employées par deux bellissimes juives dans *Le Bonheur à San Miniato*. Ce roman de 380 pages a pour personnages principaux entre autres les chefs du Troisième Reich Adolf Hitler et Rudolf Hess. Les deux vivent comme Dieu en France à San Miniato – capitale de ce royaume –, ville gorgée de prisonniers juifs. Ironie du sort, le Führer et son affidé tombent éperdument amoureux de deux d'entre elles, Eva Braun puis Vanessa, attirés par leur grand art de chanter allègrement. Promptement, les deux dames ont leur naturalisation en qualité d'Aryennes et se font épouser pendant qu'Hitler continue « de prononcer des discours enflammés contre les autres Juifs qui pouvaient aboutir à des torrents de sang. » (Ormesson, 1987, p. 54)

Vu qu'il est amoureux de voix suaves, « Hitler avait été très aimable à l'égard de Vanessa. Il lui avait parlé gentiment à plusieurs reprises, s'était occupé d'elle, l'avait associée à son épouse Eva Braun en leur conseillant de rester ensemble. » (Ibid., p. 55) Les deux virtuoses juives vivent tranquillement pendant toute la Shoah alors que « les camps de concentration se remplissaient (...) de Juifs ». (Ibid., p. 58) En résumé, dans ce roman de Jean d'Ormesson, Hitler et Hess ne se sont pas empêchés de tomber dans le traquenard perfide de la beauté juive.

Dans l'intervalle, au sein du "roman lazaréen" *Quand les loups rôdent*, le colonel SS Herr Oberst n'a pas pu résister aux entourloupettes de Mathilde, une prima donna juive, qui devient sa concubine officielle. Elle l'accompagne

par monts et par vaux puis finit par gagner la faveur de tous les autres soldats nazis qui la bissent puis la laissent en vie jusqu'à la fin de la Shoah. Par son intermédiaire également, d'autres Juifs échappent aux camps d'extermination. En guise d'exemple, les pages 79 à 85 de ce roman exposent la manière avec laquelle grâce à son "sceptre", elle en vient à délivrer deux jeunes juifs sur le point d'être déportés. Elle les présente à la fois comme ses neveux et ses musiciens. La terrible aventure de Benoît Arnoux et son frère benjamin en face d'une cohorte de SS commence un certain jour de 1942 où la diva juive participait à un vibrant concert ayant pour seuls assistants les autorités hitlériennes. Chose réjouissante pour les deux jeunes chanteurs juifs, le colonel et le reste de l'auditoire sont électrisés :

« Soudain quelqu'un frappe dans ses mains. C'était le colonel. Debout, il applaudissait. D'autres officiers, se levant à leur tour, l'imitèrent, suivis par l'ensemble des convives. On entendit dans la salle comme un bruit d'orage (...) le colonel paraissait détendu (...) et cria : "Braves, les enfants, c'était magnifique !" » (Bourret, 1999, pp. 83, 84)

Les acclamations et les mots d'approbation de l'autorité nazie devant les Arnoux signifient explicitement qu'ils sont sauvés et, avec Mathilde, ne sont plus une vermine, n'appartiennent plus dorénavant à l'engeance juive. Les dernières paroles du colonel à l'endroit de la cantatrice – comme s'il avait longuement bissé –, en disent long : « J'aurai besoin de vous Mathilde, vendredi soir, pour une autre manifestation importante, (...) la participation de vos neveux si doués me paraît indispensable. » (Ibid., p. 85) Qui plus est, plus que jamais jovial, avant de se séparer publiquement d'avec ses subalternes, Mathilde et les deux Arnoux, « le colonel s'inclina, baisa la main de Mathilde (...), sortit accompagné d'une dizaine de soldats. Et Mathilde attrapa une chaise et s'écroula, en poussant un énorme soupir. » (Ibid., p. 85)

Un autre "roman lazareen", singulièrement *Niet !*, fait voir la manière avec laquelle d'innombrables spectres juifs du camp de Ravensbrück évitent in extremis la Shoah proportionnellement à un chant qu'ils ont composé et chantonné à l'unisson intitulé "Liberté chérie !". En effet, une dizaine de détenues répètent les différents couplets de cette berceuse devant quelques auxiliaires hitlériens et un lieutenant SS (Meney, 1985, pp. 130, 141).

Cette merveilleuse mélodie se solde subrepticement en sceptre quand, à la surprise générale de toutes les Juives qui l'ont chantée a cappella, elle émeut ledit lieutenant nazi chargé de les exterminer. Ce dernier, tellement emporté, oublie sa mission impopulaire et adjoint sa voix à celles des prisonnières même s'il improvise une autre chanson selon ce que rapporte ci-après un personnage

surpris par ce terrible basculement : « La mélodie était émouvante. Le lieutenant SS chanta à son tour :

“ La mort n’est pas terrible,
Je m’y suis frotté plus d’une fois.
Pour elle, je n’étais pas une cible.”

Chacun avait son refrain. Et si un homme ne chantait pas, c’est que les (...) SS lui avaient crevé les tympanes (...) Bulle et les autres n’étaient plus inquiètes. » (Ibid., p. 141)

Ces épisodes romanesques inédits rappellent ce que dit Victor Ullmann dans “Musique et Shoah 1” : « L’extermination des Juifs programmée par les nazis n’a pas réussi à anéantir leurs chants de révolte et d’espoir (...) Dans les camps, la musique et les chants ont pris une place importante dans l’organisation sociale en tant que vecteurs d’espoir et de bonheur (...), appel à la résistance et surtout en tant que métaphore de survie. » (Ullmann, 2019, p. 4) Que la musique juive fredonnée dans les camps de la Shoah soit pour quelques détenus des “vecteurs d’espoir” ou une “métaphore de survie”, cela corrobore qu’elle a été bel et bien un “sceptre” pour ces “spectres”. L’intrigue de *Niet !* montre a fortiori que ce “soldat lieutenant qui chanta à son tour” a fini par sauver la plupart de bons chanteurs juifs au nez et à la barbe de ses chefs.

Conclusion

Cet article “sceptre des spectres lors de la Shoah au sein du roman lazaréen” a été très évocateur à plus d’un titre. A vol d’oiseau, son fil conducteur a été d’illustrer que contrairement à l’idéologie qui fait du Juif le bouc émissaire de l’antisémite pendant la Shoah, qui le percevait nécessairement comme une victime ou une proie du bourreau nazi ; celui-ci a, dans une large mesure et au gré des circonstances, valorisé son identité et rehaussé sa dignité en refusant ad libitum de toujours avoir l’échine souple devant son ennemi. De nombreux protagonistes juifs mis en relief dans cette analyse, loin de s’invaginer ou de se recroqueviller de façon nyctémérale, d’avoir journalièrement un visage de croque-mort, d’être de sempiternels pisse-froid ou rabat-joie lors de l’ère hitlérienne, ont su s’embourgeoiser, se gargariser voire se ragaillarder en restaurant bec et angle leur honneur via leur courage, leur rage puis leur perfidie.

Assurément, les “spectres” juifs du “roman lazaréen” ne sont aucunement des personnages couards ou débiles. Grâce à l’usage de leur “sceptre” devant leurs bourreaux, il a été aisé de cerner que contrairement à la majorité des Juifs qui restent de surcroît des faquins ou de simples souffre-douleur ; les Hassidim,

certaines musulmans, etc. ont rappelé que l'identité juive n'a pas spécifiquement une inclination victimaire au cours de la Shoah. Sans passer totalement sous silence cet aspect, leur comportement a relevé et révélé que « dans divers domaines de la vie, un individu stigmatisé [ou persécuté] peut s'attaquer ouvertement à la désapprobation à demi-déguisée des normaux (...) et tâcher de les "prendre en faute" (...) Étant donné qu'il se passe que ceux qui sont en rapport avec lui manquent à lui accorder le respect et la considération (...), rabaissent et réfutent son identité sociale (...) ; et il fait écho à ce refus en admettant que certains de ses attributs le justifient. » (Goffman, 1975, pp. 19, 136)

Références

- Abraham P., 1996, *Rouge est le sang des noirs*, Paris, Hachette.
Bernd Z., 1986, "La quête d'identité : une aventure ambiguë", *Voix et Images*, Vol. 12, N°1.
Buber M., 1997, *Les Récits hassidiques*, Paris, Robert Laffont.
Cayrol J., 1950, *Lazare parmi nous*, Paris, Minuit.
Goffman E., 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.
Goldman H., 2002, *Oublier Jérusalem ? Une approche d'Israël, du sionisme et de l'identité juive*, Bruxelles, Labor.
Gutwirth J., 1973, "Hassidim et judaïcité à Montréal", Vol. 14, N° 3.
Josèphe F., 43, *Guerre des Juifs*, III, 2.
Lindenberg D., 1997, *Figures d'Israël : l'identité juive en question*, Paris, Hachette.
Neher A., 2007, *L'Identité juive*, Paris, Grasset.
Ousmane S., 1971, *Les Bouts de bois de Dieu*, Paris, Presses Pocket.
Servenay D., 2005, "Abécédaire de la machine à tuer", *Savoirs*, 26/1.
Ullmann Victor, 2019, "Musique et Shoah", *Institut*

Corpus

- Abécassis E., 1997, *L'Or et la cendre*, Paris, Ramsay.
Appelfeld A., 2005, *L'Immortel Bartfuss*, Paris, Le Seuil.
Axelrad E., 1988, *Le Jaune*, Paris, Jean-Claude Lattès.
Begley L., 1992, *Une Éducation polonaise*, Paris, Bernard Grasset.
Bermant C., 1982, *Le Patriarche*, Paris, Balland.
Bourret J., 1999, *Quand les loups rôdent*, Paris, Archipel.
Brenner J., 1984, *Les Amis de jeunesse*, Paris, Grasset et Fasquelle.
Carrière J., 1986, *Les Années sauvages*, Paris, Robert Laffont.
Deforges R., 1996, *La Dernière colline (1950-1954)*, Paris, Fayard.
Deforges R., 2007, *Et Quand viendra la fin du voyage... (1964-1967)*, Paris, Fayard.

- Duras Marguerite, 1985, *La Douleur*, Paris, P.U.F.
- Ferniot J., 1986, *Un Mois de juin comme on les aimait*, Paris, Grasset et Fasquelle.
- Garat A.-M., 2008, *L'Enfant des ténèbres*, Paris, Actes Sud.
- Joffo J., 1985, *Simon et l'enfant*, Paris, Jean-Claude Lattès.
- Lalande F., 1987, *Daniel ou Israël*, Paris, Acropole.
- Lanzmann J., 1994, *La Horde d'or*, Paris, Plon.
- Littell J., 2006, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard.
- Meney P., 1985, *Niet !*, Paris, Mazarine.
- Mohrt M., 1986, *Les Nomades*, Paris, Albin Michel.
- Ormesson J. d', 1987, *Le Bonheur à San Miniato*, Paris, Jean-Claude Lattès.
- Pilhes R.-V., 1987, *Les Démon de la cour de Rohan*, Paris, Albin Michel.
- Wiesel É., 1989, *L'Oublié*, Paris Le Seuil.